

### CANADA.

#### ORAISON FUNÈBRE (1)

**DE SA GRACE MGR. JOSEPH SIGNAY,**  
PREMIER ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC,  
DÉCÉDÉ LE 3 OCTOBRE 1850.

Prononcée, par M. l'Abbé E. A. TASCHEBEAU,  
dans l'Eglise Métropolitaine de Québec, le 7  
du même mois.

*Ego sum pastor bonus.*  
Je suis le bon pasteur.—(St. Jean, X, II.)

Il y a un voix que la mort ne peut éteindre, car, semblable à la voix de Dieu, elle anime le cendre et la poussière pour parler au cœur des hommes, et y porter la terreur ou la consolation.

L'homme juste et le pécheur sont également soumis à la loi portée contre tous les enfants d'Adam; *in morte morietis* (Genèse II, 7.) : mais quelle différence dans la voix qui, du fond de leur tombe, répond aux vivants ? Interrogez le pécheur, il n'exprimera que regrets et remords, fidèle écho de sa vie ! Le juste, au contraire, se réjouit. Sa voix douce et consolante, comme la vertu elle-même, jette sur les vêtements du deuil et sur la pompe funèbre un rayon de céleste espérance, et produit dans les âmes, je ne sais quel sentiment que l'on peut bien éprouver, mais que l'on ne saurait définir. Mélange de tristesse et de consolation ; douleur poignante et onction toute céleste : n'est-ce pas ce parfum divin composé par le Seigneur et enseigné à Aaron pour l'usage de son tabernacle ?

Hélas ! il l'a subi aussi cette loi de mort. Celui qui, depuis trente six ans, fut notre pasteur comme curé et ensuite comme évêque. Nous voilà rassemblés autour de sa dépouille mortelle pour lui rendre les derniers devoirs et implorer sur lui les miséricordes infinies du Dieu souverainement juste. O Dieu de bonté ! écoutez la prière de votre peuple... de votre peuple affligé, frappé dans ce qu'il avait de plus cher !

Douleur bien profonde et bien légitime que la nôtre ! Douleur bien capable de nous accabler, si le Dieu de toute consolation ne venait à notre secours. Permettez-moi, M. F., de vous dire avec St. Paul : *Non contristamini sicut et ceteri qui spem non habent* (1. Thess. IV, 13.) ; ne vous attristez point comme s'il n'y avait aucune espérance, aucune consolation pour vous.

Du fond de sa tombe, celui que nous pleurons nous fait entendre sa voix pour nous dire : Mes chers enfants, je suis le bon pasteur ! *Ego sum pastor bonus*. N'ai-je pas consacré ma vie entière pour vous ? *bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* (St. Jean X). Le bon pasteur connaît ses brebis et il est connu d'elles, et ne vous ai-je pas connues ? *Cognosco oves meas et cognoscent me meae*. Ne vous attristez donc point ; comme ceux qui n'ont point d'espérance... je suis votre bon pasteur.

Voilà, M. F., ce qu'il nous dit du fond de son cercueil pour nous consoler.

Puisque l'obéissance et le respect ne m'ont point permis de laisser à un autre la douleur

(1) L'auteur espère qu'on lui pardonnera les nombreux défauts de cette oraison funèbre. Il n'ignore pas qu'il a omis bien des traits propres à faire ressortir davantage les vertus du bon pasteur, mais c'est une faute d'autant plus pardonnable que tout le monde peut aisément y suppléer. On donne ici des citations tel à peu près qu'il a été prononcé, le court espace de temps accordé à la préparation n'ayant pas permis de faire autre chose que des notes.

reusc tâche de vous parler en ce jour de deuil, je vais essayer, avec l'aide de Dieu, de monter que SA GRACE L'ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSIME MONSIEUR JOSEPH SIGNAY, PREMIER ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC, a réellement rempli les deux conditions que Jésus-Christ assigne au bon pasteur : 1<sup>o</sup>. donner sa vie pour ses brebis ; 2<sup>o</sup>. les connaître et être connu d'elles.

Sans doute je ne dirai rien que vous ne sachiez déjà ; sa vie entière, passée au milieu de vous, est présente à votre mémoire ; mais des enfants qui viennent de perdre un père chéri peuvent-ils s'entretenir d'autre chose que de l'affection et des vertus de ce père tendrement aimé ?

#### 1<sup>ÈRE</sup> PARTIE.

*Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.*  
Jésus-Christ voulant instruire ses apôtres de leurs devoirs comme pasteurs des âmes, leur disait : La plus grande marque de charité que l'on puisse donner, c'est de sacrifier sa vie pour ceux que l'on aime : *Majorem hanc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*. (St. Jean XV, 13.)

L'histoire de l'Eglise nous offre l'exemple des apôtres et d'un grand nombre de pasteurs qui ont donné leur sang pour leurs brebis. On célèbre avec joie leur triomphe. L'Eglise les propose avec confiance à l'admiration de ses enfants et de ses ennemis ; parce que le martyre est le privilège exclusif de la véritable épouse de Jésus-Christ.

Mais il est une autre sorte de martyre qui, pour être moins apparente et non sanglante, n'en est pas moins méritoire devant Dieu, digue de l'éternelle admiration des anges et de la reconnaissance des hommes. C'est le martyre du devoir, par lequel une âme pénétrée du sentiment de ses obligations, s'immole sans bruit et de ses propres mains au Dieu de son cœur, pour faire sa sainte volonté.

Jésus, ce modèle infiniment parfait de tous les chrétiens, et plus spécialement des pasteurs, voulut sanctifier ce martyre, le diviniser par son exemple. En entrant dans le monde, il dit : *Eccè venio ut faciam Deum, Voluntatem tuam* (Psaume XXXIX, 3.) Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté. Votre loi sainte, qui doit être mon guide, je l'ai placée dans mon cœur comme sur un trône d'où elle me dirige en souverain : *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei*. (ibidem) Plus tard, avant de s'immoler sur la croix, ce même divin Rédempteur, dit à Dieu : O mon père ! voilà que j'ai accompli votre sainte volonté ; j'ai achevé l'œuvre pour laquelle vous m'avez envoyé dans le monde : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (5 Jean XVII, 4.). Il est vrai que je n'ai pas encore répandu mon sang pour les hommes, mais je leur ai manifesté votre adorable nom par mes paroles et par mes exemples : *manifestavi nomen tuum hominibus*. Le temps est venu, ô mon père, de me donner une grande récompense : *Nunc glorifica me, tu Pater, apud temetipsum*.

Oh ! oui, elle sera grande la récompense du pasteur qui aura, comme Jésus, pris la sainte volonté de Dieu pour le principe et la règle de sa vie ! Dieu lui dit comme au père des croyants : *Ego merces tua magna nimis* (Genèse XV, 1.) : je suis moi-même votre grand et très grande récompense.

Le bon pasteur qui veut imiter Jésus dans ce martyre, ne peut se résoudre à se séparer de son troupeau ; il veut toujours veiller sur lui, distribuer lui-même le pain de la vie, éloigner les loups ravissants, soutenir les faibles, protéger de son ombre utérine la veuve et l'orphelin, consoler l'affligé, donner à cha-

cun les conseils et les ordres nécessaires, à la jeunesse l'éducation chrétienne ; à l'âge mûr la nourriture solide de la crainte de Dieu, à la vieillesse le souvenir salutaire du jour et nuit. Sollicitude continuelle qui jour et nuit brûle, pour ainsi dire, à petit feu l'âme du pasteur selon le cœur adorable de Jésus.

Or, M. F., qui d'entre vous, encore que tel était l'esprit de sacrifice de notre bon pasteur ?

Pendant qu'il était curé de Québec, c'était une chose extrêmement rare qu'il sortît des limites de sa paroisse, et seulement pour des occasions extraordinaires. Une raison suffisante même aux yeux de l'Eglise, ne lui paraissait pas toujours assez forte ; il lui fallait presque être forcé. Depuis sa promotion à l'épiscopat, c'est un fait constaté qu'il n'a pas quitté un seul instant les limites de son diocèse. Les saintes règles de l'Eglise permettent à un évêque de s'absenter quelquefois ; mais notre bon pasteur, en acceptant le joug de l'épiscopat, s'était enchaîné au milieu de son troupeau par les liens de ce zèle pastoral dont il voulait mourir martyr.

Où, M. F., ne l'entendez-vous pas du fond de son cercueil vous dire comme St. Paul : *Observo vos fratres, ego vinculus in Domino* (Eph. IV, 1.) Mes enfants, moi qui ai été lié dans le Seigneur par mon amour pour vous, j'ai une grâce à vous demander : *dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis* ; cette grâce est toute pour vous ; mes enfants, si mon exemple peut faire quelque impression sur vous, marchez d'une manière conforme à la sainte vocation dont Dieu vous a favorisés !

Ce n'était pas par amour du repos qu'il observait une si parfaite résidence. Quel repos pouvait goûter sa grande âme si profondément pénétrée de ses devoirs et si fermement résolue de les accomplir ?

Sans cesse occupé de ce qui pouvait servir au maintien ou à l'accomplissement de la religion, il pouvait se glorifier, comme St. Paul, d'ignorer le monde et les choses qui sont au monde ; il n'avait de rapports avec le monde qu'autant que son devoir l'y obligeait strictement.

Mais, s'il ignorait le monde, c'était pour mieux connaître Jésus, le modèle qu'il voulait retracer en lui-même avant de le proposer aux autres. L'Écriture sainte et surtout les Épîtres de St. Paul, étaient sa lecture ordinaire dans les intervalles que lui laissaient ses nombreux devoirs. Il trouvait dans les écrits brûlants de l'apôtre des nations un modèle de ce zèle pastoral dont il cherchait à augmenter en lui-même les saintes ardeurs par un si noble exemple. Aucun de ses moments n'était perdu et ceux qui l'ont connu plus particulièrement rendent témoignage qu'il abhorrait l'oisiveté, même d'un moment. Il aurait cru dérober à son cher troupeau une partie de cette vie qu'il voulait lui donner tout entière. C'est ainsi que ce bon pasteur pouvait dire avec St. Paul : *Libentissimè impendam et superimpendam ipse pro animabus vestris* (II Cor. XII, 15.) De tout mon cœur, de toute mon âme, je me consacre, je m'épuise pour vos âmes.

L'aumône doit être un devoir bien facile et bien doux à une âme qui s'est donnée elle-même de cette manière. Aussi notre bon pasteur voulait-il que chacune des journées de son épiscopat fut sanctifiée par quelques secours distribués aux pauvres. Lorsqu'il le pouvait, il les donnait de ses propres mains avec cette joie et ce contentement qui ajoutent un nouveau prix à l'aumône, et l'accompagnaient toujours de quelque un de ces avis salutaires dont son cœur paternel était une source intarissable.

Aucun évêque de Québec n'a vu plus de exalantés fondre sur son troupeau. Elles sont encore présentes à votre souvenir, M. F., ces journées d'affliction, où une funeste épidémie revenant à trois reprises différentes, répandait partout la désolation et la mort. Le bon pasteur se tenait alors au milieu de ses brebis expirantes, lié par son amour à partager leurs dangers et leurs afflictions. Deux immenses incendies réduisent plus de la moitié de la ville épiscopale à n'être plus qu'un monceau de ruines fumantes ; à la nouvelle de ces malheurs, le cœur de notre pasteur, alors en visite, en est, comme il le dit dans une circulaire, *tout accablé*. Mais, après les premiers moments donnés à cette douleur, il sent que son devoir l'appelle à autre chose qu'à des larmes stériles : il donne l'exemple de cette générosité qui ne compte jamais avec le malheur et s'identifie avec ses souffrances infortunées ; il témoigne la plus vive reconnaissance à ceux qui viennent à leur secours ; il regardait comme fait à lui-même ce qui était donné au plus petit d'entre ses enfants.

Les pauvres qui manquent de pain n'étaient pas les seuls objets de sa charité. Il y a un grand nombre de paroisses nouvelles et de missions où la pauvreté des habitants ne permet point d'acheter les choses les plus nécessaires au culte divin. Le bon pasteur consacrait chaque année une partie de ses ressources à leur donner les moyens d'entendre la sainte messe et la parole de Dieu. Et comme cette aumône avait toujours été particulièrement chère à son cœur, Dieu qui règle toute chose avec une bonté égale à son infinie sagesse permit qu'un des derniers actes de sa vie en fût l'exercice. Le jour même que notre bon pasteur tomba malade, un prêtre nommé à une paroisse nouvelle dépourvue de tout, alla lui demander quelque secours pour sa pauvre chapelle. Le bon pasteur lui donna un missel, disant d'un air triste : *C'est le dernier que je donne ; je n'en ai plus, et je n'ai pas le moyen d'en acheter d'autres*. Moins d'un quart d'heure après, comme si l'ange de la mort eût eu ordre de lui donner le temps d'accomplir ce dernier acte, cet ange avait passé sa main de fer sur la tête de sa victime, l'avait abattue à ses pieds, lui avait ôté toute connaissance, lui laissant seulement un souffle de vie qui devait bientôt s'éteindre !

O bon pasteur ! après avoir consacré tous vos instants à vos ouailles, vous être épuisé vous-même et avoir versé votre dernière goutte, vous ne pouviez plus supporter la vie ; il vous fallait donc quitter ce séjour de larmes où vous retenait seulement le désir du bien.

Il est donc vrai de dire, M. F., qu'il a rempli la première condition que Jésus-Christ assigne à un bon pasteur ; considérons maintenant comment il a rempli la seconde.

#### 2<sup>ÈME</sup> PARTIE.

*Cognosco oves meas et cognoscent me meae.*  
Dans le style de la Sainte Écriture, le mot reconnaître signifie bien plus que cette science froide et stérile que le monde peut ainsi se vanter d'avoir. Il est dit, par exemple, que le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent : *Cognovit Dominus qui sunt ejus*. (II Tim. II, 19.) Or, qui doute que cette connaissance ne soit accompagnée d'un amour éternel et efficace ? Il porte ses élus dans sa main et sur son cœur ; il leur donne ses anges pour gardiens fidèles ; leur faire du mal, c'est *toucher à la prunelle de ses yeux* !

Tel est aussi le caractère distinctif de cette connaissance mutuelle que Jésus-Christ suppose entre le bon pasteur et son troupeau.

Je connais mes brebis : pas une n'échappe à

mon amour et à ma vigilance ; toute mon application est de donner à chacune ce qui lui convient.

*Mes brebis me connaissent* : je suis en sorte que toutes puissent entendre ma voix, considérer le chemin où je marche devant elles pour parvenir au bonheur ; leur docilité, inspirée par la confiance, est l'aimable lien qui les retient sur mes traces. *Antè eos vadit pastor et oves illi sequuntur*. (St. Jean X, 4.)

Le bon pasteur que nous pleurons en ce jour, a-t-il connu ses brebis de cette manière ?

Tous les ans, au retour de la saison, il traversait, comme il le dit lui-même, *sa plus douce consolation* à porter dans les parties les plus éloignées de son diocèse les secours de son ministère. Là, il voulait tout examiner, tout voir par lui-même. Il annonçait dans chaque paroisse la parole de vie, et ensuite il disait comme le pasteur suprême : *Sinite parvulos venire ad me* (St. Marc. X, 14). Non-seulement François de Sales, il se plaisait à leur enseigner les premières vérités de la religion ; alors surtout se montrait dans toute son étendue cette charité toute paternelle dont son cœur était embrasé. Comme il savait captiver leur mobile attention, exciter entre eux une sainte émulation pour apprendre ! Il se faisait petit comme eux pour s'accommoder à leur faible intelligence ; il se rappelait alors que Jésus avait dit aux apôtres : *Nisi efficiamini sicut parvuli* (St. Math. XVIII, 3.). Il semblait avoir reçu une grâce toute spéciale pour rendre la vertu aimable, surtout aux petits enfants. Ceux qui ont assisté à ses catéchismes peuvent rendre témoignage à la vérité de mes paroles.

En pasteur éclairé, il savait que l'avenir de la religion dépend de la jeunesse. Aussi avec quel soin extrême ne voulait-il pas qu'on la formât ! Sans cesse il recommandait de lui inculquer les principes d'une foi solide ; il exhortait les curés, à rappeler souvent aux parents leurs importants devoirs ; visiter la plus modeste école était pour lui non-seulement une consolation, mais un devoir qu'il remplissait. Son cœur paternel saignait de douleur en apprenant la triste nouvelle du naufrage de quelque brebis. Oh ! alors, comme St. Jean, il eût couru jusqu'au fond des déserts pour ramener au bercail sur ses épaules, cet enfant infidèle à la grâce ! Avec quel intérêt ne s'informait-il pas des progrès et des espérances que donnaient les élèves des maisons d'éducation ! Quand il en rencontrait quelqu'un, il lui demandait son nom, son âge, sa classe, le nom de ses parents et de sa paroisse, et après cela il lui donnait avec effusion de cœur un avis admirablement proportionné à ce qu'il venait d'apprendre. Quelle félicité n'était pour lui de les voir ensuite marcher dans la voie des commandements de Dieu et se préparer ainsi un avenir de paix et de bonheur !

Mais qu'est-il besoin de paroles pour célébrer les louanges de cet ami de la jeunesse ? Au seul nom chéri de Nicolet, il me semble le voir tressaillir de joie au fond de son cercueil ; son cœur s'anime, sa main s'élève pour bénir encore cette maison qu'il appelait si justement *la sienne*. De même que sa dernière aumône avait été pour une pauvre paroisse, son dernier écrit fut pour la jeunesse qui reçoit son éducation à Nicolet. Il est vrai, l'ange de la mort ne lui a pas permis d'achever sa lettre, mais s'il eût fallu attendre la fin de ses bonnes œuvres, ce digne pasteur eût été immortel.

En voyant ce vaste et superbe collège, bâti en grande partie par ses pieuses libéralités, ne seriez-vous pas tenté de croire qu'il a été

### FRUITERON.

#### ANDRÉ LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Plus loin, je m'aperçus que, dans un autre tribu, les Africains avaient leur sort à celui des anciens habitants. L'excès du malheur de ces pauvres gens avait produit une sorte d'indépendance ; ils pouvaient supporter leur sort. (1)

Dans d'autres contrées, j'en vis de plus malheureux encore. A la Guiano, je visitai un jour la cabane d'une pauvre métisse, fille d'une négresse et d'un indien ; elle réunissait les maux de ces deux races, l'esclavage et la pauvreté. Je lui demandai comment elle pouvait supporter son sort ; elle dit qu'elle songeait souvent à celui de ses parents, et que leur résignation lui donnait du courage.

Ma mère, me dit-elle, était une pauvre négresse amenée d'Afrique. Quand elle arriva dans ce pays, on l'accabla de travaux ; elle les aurait supportés comme tant d'autres ; mais on la frappa injustement, son cœur se révolta, et elle s'enfuit. Lorsqu'elle se trouva seule dans des forêts inconnues, elle commença à se repentir d'avoir pris une si prompte résolution : les fruits n'étaient plus ceux de l'A-

frique ; le cri des animaux l'effrayait. Elle s'assit tristement au pied d'un arbre, et songea à ce qu'il fallait choisir de la mort ou de l'esclavage ; la mort lui paraissait un moins dur supplice ; elle ne voulait donc point retourner sur ses pas ; elle errait à l'aventure, et cherchait à prolonger sa misérable existence, quand elle fut rencontré par des noirs marons qui faisaient leur séjour dans le fond de la forêt. Ils la secoururent, l'engagèrent à adopter leur manière de vivre ; elle se trouva heureuse d'être au milieu de ses anciens compatriotes, et se décida sans peine à les accompagner.

Il faut que cette liberté que vous nous ravissez ait de grands attrait, car la vie des noirs fugitifs est la plus dure que puissent mener des hommes. Quand les forêts stériles ne leur offrent aucun fruit, quand les animaux s'enfuient à leur approche, ils éprouvent toutes les horreurs du besoin ; car ils se décident rarement à cultiver cette terre, dont tous les fruits, s'il faut vous en croire, devraient vous appartenir. Sont-ils à la chasse, ils prétent sans cesse une oreille attentive ; souvent le bruit que produit l'animal timide qui s'enfuit leur fait craindre pour leur liberté.

Cependant cette existence paraissait supportable à ma mère, en comparaison de celle qu'elle avait menée parmi les blancs. Il y avait long-temps qu'elle partageait les périls de ses compagnons, quand un jour, comme elle cherchait des fruits dans la forêt, elle fut surprise par un parti d'Indiens qui l'emmenèrent, car c'est devenu un usage parmi ces

peuples de servir l'oppression : il est vrai que souvent ils n'obtiennent leur liberté qu'à ce prix. On n'osa point attaquer toute la tribu, mais il fut convenu entre ces barbares que l'on reconduirait ma mère à la ville. Sa jeunesse et sa beauté touchèrent le cœur d'un guerrier ; il parla pour elle, il peignit les supplices auxquels on allait la livrer. On lui répondit qu'avant tout il fallait tenir ses conventions avec les blancs, et que le bonheur de la nation y était attaché. Il répliqua que ce bonheur coûtait bien cher quand il fallait acheter aux dépens des moindres sentiments de pitié ; que pour lui, il savait préférer, quand il le fallait, la guerre avec les Européens.

Ma mère ne l'entendait point ; mais, à ses regards, elle vit bien qu'elle lui devait de la reconnaissance, et tâcha de lui témoigner combien elle en ressentait. Le voyage dura cinq jours, et durant ce court espace de temps, il employa les prières pour attendre ses compagnons. Ses prières étaient éloquentes, elles demandaient la liberté ; mais elles furent inutiles. Des présents étaient alors réservés à ceux qui ramenaient une esclave fugitive.

Ma mère fut donc rendue à son maître, et les châtimens recommencèrent. Ah ! combien depuis elle regretta ce genre de vie auquel on l'avait arrachée ! Mais il n'y avait plus alors pour elle de moyen de s'enfuir ; on lui attacha au cou, selon l'usage barbare de ces contrées, une chaîne à laquelle tenait une masse pesante de fer, qu'elle traînait en tous lieux. Au bout de six jours, l'Indien, qui avait fait

tous ses efforts pour l'arracher au supplice de l'esclavage, reparut dans les lieux qu'elle habitait. Il parlait à peine le langage de nos oppresseurs, mais il lui fit comprendre qu'il était venu pour la délivrer ; elle lui montra tristement les liens qui la retenaient, et l'engagea à aller revoir ses forêts. Il y retourna ; mais une force plus grande que la liberté le ramena bientôt : le lendemain il reparut encore ; il souleva avec douleur ce poids, qui semblait attacher pour toujours ma mère à une terre d'esclavage, et il le reposa à terre avec un profond soupir. Ce soupir, c'était un adieu qu'il disait à sa patrie ; car il l'avait quittée sans compatriotes et ne quitta plus cette habitation. Tous les jours il venait dans les lieux où sa bien-aimée était condamnée à un pénible travail ; il lui apportait des fruits sauvages, qu'il partageait tristement avec elle, et le soir il l'accompagnait dans sa cabane, mais il la quittait bientôt, afin de ne pas être surpris par les commandeurs. Demain, disait-il, peut-être demain pourrons-nous fuir ; mais, le lendemain, les chaînes frappaient ses regards. Quoiqu'il ne pensât point à retourner dans sa tribu, il songeait au bonheur qu'il aurait pu goûter dans le désert avec une femme qu'il aimait ; il ne pouvait abandonner son premier espoir.

Six mois s'étaient écoulés, il commença à dépérir, et quand il ne se sentit plus la force de fuir, quand il eut perdu l'énergie de l'indépendance, il pensa qu'il pourrait finir sa vie dans les lieux qu'habitait ma mère ; il se vena à la servitude qu'embrassait quelquefois

les Indiens ; mais à chaque arbre qu'il abattait dans nos défrichés, il lui semblait qu'il enlevait à ses compagnons, une partie de leur liberté, et il versait des larmes amères en se tournant vers les belles forêts d'où il était venu. Ma mère l'engageait encore à fuir ; mais, au bruit de ses chaînes, il tressaillait, ses yeux se portaient avec effroi vers elle.

C'est ainsi qu'elle le vit mourir ; elle l'enterra de ses propres mains ; elle plaça, selon l'usage du pays, des fleurs et des fruits sur sa tombe de verdure ; elle y déposa aussi les armes du guerrier.

C'est le lieu qu'elle choisissait autrefois pour accomplir la tâche qu'on lui donnait chaque soir. Tandis que le fuseau tournait sous ses doigts et que mes regards suivaient tous ses mouvements, elle chantait : les souvenirs se réunissent dans sa mémoire ; elle célébrait et la patrie et les forêts, asile de la liberté, et l'amant qui leur avait préféré sa tendresse. Si quelque compagnon de son esclavage passait en ce moment, et que sa voix exprimât la gaieté, il se taisait tout-à-coup, et ne trouvait plus que des accents plaintifs. Bientôt ses chants furent répétés dans toutes les habitations dalentour : c'est ainsi que je les ai appris ; car ma mère n'a point assez vécu pour me les répéter.

Née dans l'esclavage, je suis devenue esclave à mon tour ; mais, fille d'un Indien, je porte dans mon cœur l'amour des forêts et l'horreur pour ces travaux inutiles auxquels on nous condamne ; fille d'une Africaine, j'éprouve le tourment de ne pouvoir connaître

(1) Les Caraïbes noirs, descendant des nègres et des Américains.